

LE JOUR, 1948
15 DECEMBRE 1948

UN ANNIVERSAIRE

“ Pour le vingt-cinquième anniversaire de la mort de Maurice Barrès », François Mauriac dans le Figaro discute « les juges de Barrès » et il les récuse. Ce moment du siècle, pour lui, ne permet pas de mesurer cet homme ; cette génération n'est pas mûre, elle n'est pas sereine, elle n'a pas le recul qu'il faut pour dire le droit en cette matière barrésienne, littéraire, musicale, psychologique, philosophique et de toute manière si subtile. François Mauriac a raison. Notre génération a remplacé le trouble renanien de celle qui l'a précédée par un sceptique ironique et une hargne insolente.

Que Barrès « repasse dans vingt-cinq ans ! » conclut Mauriac ; « mais, en 1937, pour accueillir sa chère Ombre, subsistera-t-il un seul cœur, une seule pensée ? Se trouvera-t-il encore des mains pieuses pour écarter, sur cette pierre où les plus grands noms s'effacent, l'herbe épaisse de l'oubli ? « Voilà cependant que, pour apaiser les mêmes de Barrès, François Mauriac écrit comme lui. Comme lui il propose cette sensibilité frémissante et cette prose qui chante ; mais il a le bonheur d'être affranchi de l'inquiétude immense qui faisait la tristesse de Barrès et qui, au-delà d'une ressemblance physique saisissante, le rapprochait de Pascal (en un temps où le radicalisme et M. Homais triomphaient).

Barrès peu d'années avant sa mort était parti pour les rivages de la Méditerranée orientale, les nôtres. Ce qu'il y cherchait, sans se l'avouer peut-être, c'était son âme, perdue dans les brumes intérieures (malgré la douceur des lignes du paysage lorrain) insatisfaite, douloureuse et qui désirait la flamme de la vérité. « Héritier de Chateaubriand », comme dit Mauriac, il se comportait plus comme un homme de la Renaissance que comme un romantique ; et cette attitude était dans la logique de sa nature et de son temps. Maurice Barrès pouvait se réclamer plus raisonnablement de la « Vie de Rance » que « René » et d' « Atlala ».

Nous avons vu son visage bruni et son profil aigu sous le chapeau de paille légère, dans la lumière du ciel de Beyrouth, un jour que Barrès paraissait devant la mer bleue et la montagne dorée non point un écrivain illustre mais, pour une fois, un homme heureux. Ce visage humain, inspiré, nous ne l'oublierons jamais ; de même que nous n'oublierons pas, deux jours plus tard, Barrès surpris, seul autant qu'il nous en souvient, à genoux dans une église, appelant évidemment une espérance à quoi toute son œuvre aspirait.

Il ne resterait de Barrès que le désir d'infini incorporé au chant obsédant de sa prose qu'il suffirait pour dominer les offenses dont ce temps odieux l'accable, négligeant l'incantation merveilleuse pour tout réduire à un résidu de doctrine politique. Mais il y a vingt-cinq ou trente ans encore il fallait être nationaliste en France pour épargner la France de l'avenir ; il fallait s'entêter « pour sa terre et pour ses morts » si l'on voulait libérer le siècle futur et conserver un visage humain à l'univers. Tout cela, on ne le voit que trop aujourd'hui.

Nous irons pour notre part plus loin que François Mauriac si on nous le permet. Nous ne nous bornerons pas à « récuser les juges », nous accorderons à Maurice Barrès que le frémissement que son époque lui doit a mis en elle quelque noblesse ; et que notre fois aujourd'hui doit quelque chose aux émotions secrètes dont les grandes pages de Barrès ont rempli notre jeunesse. Jusqu'aujourd'hui, il nous arrive de murmurer par exemple, évoquant la Sainte Thérèse du Bernin qui, dans une église de Rome, à deux pas de notre hôtel, irrésistiblement nous appelait ; « grande dame autant que sainte, évanouie d'amour.. »

(ce qui se lit, chacun s'en souvient, dans « Du sang, de la volupté et de la mort »).